

Un chemin pour autrui



STÉPHANE GUINARD

PRIX NEVERS CITÉ LITTÉRAIRE 2024

ROMAN

Stéphane Guinard

Un chemin pour autrui

© Stéphane Guinard, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-0080-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

C'était en feuilletant un magazine dans la salle d'attente de mon dentiste que j'étais tombé sur une étrange petite annonce : « Cherche JH ou JF pour effectuer pèlerinage de Compostelle dès que possible. Bonne condition physique requise. Rémunération avantageuse. »

Il m'était déjà arrivé de faire des randonnées de plusieurs jours, mais jamais de pèlerinage. Je n'étais plus vraiment un jeune homme, mais je me sentais suffisamment en forme pour marcher pendant plusieurs semaines d'affilée. En fait, c'était surtout le dernier point qui avait retenu mon attention, car mes finances n'étaient guère brillantes à cette période de ma vie. J'avais dû vendre ma voiture pour payer mes dernières dettes, et mes droits au chômage allaient bientôt se terminer.

J'avais donc noté le numéro de téléphone sur un bout de papier qui traînait dans ma poche et l'avais glissé dans mon portefeuille. De retour chez moi, j'avais composé le numéro. Une voix féminine m'avait répondu, apparemment une femme d'un certain âge d'après ce que j'avais pu entendre. Le ton était cependant tonique et les propos affirmés. Après avoir discuté quelques minutes, elle me demanda de lui envoyer une photo de moi pour voir à quoi je ressemblais. Puis, nous convînmes de nous rencontrer le surlendemain, en fin de matinée, au café de la gare de Nancy.

Un pèlerinage, au fond, pourquoi pas. Je m'étais toujours intéressé à l'architecture médiévale, et découvrir des régions que je ne connaissais pas était un peu pour moi comme prendre des vacances. Et puis j'étais disponible tout de suite, ce qui semblait être un facteur déterminant pour cette brave dame. A priori, j'étais donc bien placé pour remporter la mise.

Quand je franchis la porte du café de la gare, une femme en fauteuil roulant me fit signe. Elle avait une allure bourgeoise. Ses cheveux permanentés, ses boucles d'oreilles et son parfait maquillage dénotaient une personne soigneuse de son apparence. Qu'en était-il à l'intérieur ? Le ton cordial de nos premiers échanges me mit tout de suite en confiance. Il émanait d'elle une évidente bonté. Elle me dit qu'en tant que fervente catholique, elle avait toujours rêvé

d'effectuer ce pèlerinage, mais que sa condition physique ne le lui avait jamais permis. Et ce n'était plus maintenant qu'elle pouvait espérer le faire alors que ses jambes ne la portaient plus. Elle avait donc conçu de réaliser son projet par personne interposée.

Je lui dis que j'acceptais cette mission et qu'elle pouvait compter sur moi. Elle en fut ravie et me dit qu'elle m'enverrait dès le lendemain les termes de notre contrat.

PREMIÈRE PARTIE

« Il est de plus en plus évident que la civilisation de la puissance technique et du bien-être matériel a négligé les aspirations et les besoins de l'esprit et de l'âme humaine. Son hyperactivisme a ignoré la vie intérieure, le besoin de paix et de sérénité. » Edgar Morin

« Quelle que soit la destination prise, marcher conduit à l'essentiel. » Sylvain Tesson

« Dieu réside avant tout dans l'attention portée à autrui. » Rabindranath Tagore

1522. C'est le nombre de kilomètres du Puy-en-Velay jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle. De quoi avoir le temps de réfléchir sur soi et sur le monde...

1522. Fois deux. C'est la teneur du contrat que j'ai passé avec Madame de Vilmentiers : accomplir pour elle le pèlerinage de Compostelle moyennant deux euros du kilomètre. Tous frais payés, cela s'entend. Une véritable aubaine pour moi qui suis sans le sou et en déshérence depuis de nombreux mois.

1522. C'est le nombre d'anecdotes, de réflexions, de photos, et d'actions méritantes que je dois relater, transmettre, réaliser et faire parvenir à ma commanditaire au cours de mon cheminement pour honorer notre accord. Une gageure sans doute, mais surtout un défi pour moi qui n'en ai pas relevé depuis longtemps. D'autant que certaines clauses peu banales accompagnent le contrat. Jugez plutôt :

— Bannir toute plainte sur soi (fatigue, courbatures, ampoules, ...), car cela est d'une banalité affligeante et n'apporte rien d'attrayant au récit — au contraire !

— Exclure toute critique d'autrui, que ce soit au sujet des autres pèlerins que

des hospitaliers. Là encore, aucun intérêt de rapporter le ronflement des uns ou le manque d'accueil des autres. Il ne s'agit toutefois pas de faire du compte rendu de cette pérégrination un récit angélique, édulcoré à la manière de certaines histoires pour enfants censés être trop sensibles pour faire face à la réalité.

— Donner des nouvelles quotidiennes afin que ma bienfaitrice puisse suivre mon parcours en temps réel et qu'elle ait l'impression de participer elle aussi à cette aventure.

— Fréquenter autant que faire se peut les monastères et les lieux saints qui se présenteront sur mon parcours et allumer des cierges à Saint-Jacques et à Saint-Michel à l'intention de Madame de Vilmentiers.

— Et enfin, célébrer le plus souvent possible « la magie du Chemin ». Je ne sais trop ce que recouvre cette expression assez sibylline pour moi, mais je verrai bien ce qu'il en sera en temps utile.

Je me suis donc conformé aux directives de notre contrat : ce soir, je dors au Grand Séminaire du Puy-en-Velay situé juste derrière la cathédrale. Je pousse une petite porte au bois patiné par le temps et arrive dans la cour intérieure de ce grand bâtiment agencé de façon rectangulaire. Ces murs gris, troués de hautes fenêtres, me rappellent le lycée où j'ai passé tant d'années à arpenter des couloirs sombres et à assister à des cours qui ne me passionnaient guère. Les hauts plafonds, les larges escaliers, le vaste réfectoire me ramènent à cette époque où je me sentais perdu au milieu de la foule des écoliers qui se pressaient de salle en salle en se bousculant bruyamment.

Ici, les lieux semblent désaffectés tant règne un silence monacal. Mes pas résonnent dans l'entrée et me conduisent à l'accueil du séminaire. Là, je suis reçu par un prêtre à la retraite à l'épaisse chevelure blanc cendré et au regard de myope qui perce à travers d'épais verres de lunettes. Il consulte le registre des réservations, trouve mon nom et m'indique mon numéro de chambre en me remettant la clé. Tout en me montrant l'escalier qui mène au premier étage où sont situées les chambres, il m'indique la petite salle où nous dînerons dans une heure. Puis j'ai droit à l'interrogatoire classique sur la région d'où je viens et sur le chemin que je compte parcourir. « J'ai pris le train à Nancy, et j'irai jusqu'où mes pieds voudront bien me porter » ai-je répondu avec une certaine malice, laissant mon interlocuteur visiblement sur sa faim. Ce soir, je me sens fatigué et

je n'ai pas envie de m'étendre sur le sujet.

Déjà, au Camino où je me suis rendu une heure auparavant, les anciens pèlerins qui accueillent les nouveaux venus et qui sont censés leur prodiguer des conseils avisés m'ont surtout questionné sur le temps que j'allais m'octroyer pour cheminer et sur ma destination finale. « En dix jours, tu peux atteindre Conques. En trois semaines, tu peux aller jusqu'à Cahors ». Cette manie de l'évaluation m'énerve passablement. Si je suis sur ce Chemin - outre le contrat passé avec ma commanditaire - ce n'est pas pour réaliser une quelconque performance, mais pour accomplir un pèlerinage qui durera le temps qu'il durera. Comme au Moyen Âge, je pars demain et je ne sais pas quand je serai de retour. J'aime cette perspective lointaine et incertaine, au-delà du temps mécanique et calibré de notre société moderne qui nous contraint à réaliser des objectifs en un temps défini. Je remercie pour cela Madame de Vilmentiers qui m'a accordé toute latitude de durée pour aller jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle. Quelle générosité de sa part ! Demain, je ne manquerai pas d'aller à la cathédrale allumer un cierge à son intention au pied de la statue de Saint-Jacques. Je monterai également en haut du rocher où se trouve perchée la petite chapelle Saint-Michel d'Aiguilhe et j'allumerai également un cierge sur l'autel de l'archange pour ma bienfaitrice.

Oui, désormais, c'est ainsi que je l'appellerai : ma bienfaitrice plutôt que ma commanditaire. Car je pressens à quel point ce cheminement qu'elle me permet d'accomplir sera un bienfait autant pour elle que pour moi. En effet, ce « Chemin pour autrui » se comprend dans les deux sens : je l'effectue pour elle, à sa demande, mais elle m'offre aussi l'opportunité d'un cheminement que je n'aurais probablement pas choisi seul de faire. Le bénéfice sera donc double, ce qui pourra être une motivation supplémentaire pour continuer dans les moments de doute ou de tendance à renoncer, car j'imagine qu'il s'en présentera, comme dans toute entreprise de longue haleine.

J'arrive dans la chambre où je dépose mon sac à dos et m'assieds sur le lit le plus proche. C'est une chambre double, mais comme il y a peu de pèlerins à cette époque de l'année, j'ai la chance de disposer de tout l'espace pour moi seul. Un confort inespéré pour cette première nuit ! Moi qui suis plutôt habitué à des espaces exigus, me voilà élevé au rang d'hôte de marque – du moins, c'est ainsi que je le vis. Ici, je retrouve une intimité qui m'avait été retirée depuis bien longtemps par les aléas de la vie, et cela me permet d'enfin pouvoir me poser.

Par la fenêtre, j'aperçois avec émotion le clocher illuminé de la cathédrale, messenger de lumière orangée qui émerge de la nuit noire, dont je prends une photo que j'envoie à Madame de Vilmentiers.

Sur le mur vert pâle, entre les deux lits et au-dessous d'un crucifix, est affichée la citation suivante : « Je suis la Lumière du monde. Qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais aura la lumière de la vie » (Jean, 8-12). Je n'ai jamais été proche de la religion chrétienne – ni d'aucune autre d'ailleurs – car les références à des prophètes anciens me paraissent trop lointaines pour être encore d'actualité. Où pourrais-je encore trouver ce Christ, cette Lumière, dans un monde aussi désacralisé que le nôtre ? Ce n'est pas que je n'en ressente pas le besoin – au contraire – mais je ne saurais vers où me tourner ni à qui m'adresser aujourd'hui. Et ce n'est certainement pas en ayant recours à des prêtres ressassant une liturgie surannée à laquelle je n'adhère pas que je trouverai mon « salut ». Bannir les intermédiaires et m'adresser directement à Dieu ? Peut-être. Sans doute. Mais j'aurais quelque part l'impression de m'illusionner, de parler dans le vide, car toute réponse de Sa part me semble trop improbable... Ce sentiment d'isolement qui pèse sur moi ce soir m'opprime et je sens ma poitrine se serrer.

Je glisse ma main droite dans la poche de mon pantalon et attrape mon pion porte-bonheur que je fais rouler entre mes doigts. Dès que je me sens mal, c'est avec cette petite pièce de bois poli que je me rassure. Un pion, c'est un peu moi en somme. Pion, je l'ai été pendant une dizaine d'années dans un collège privé de la région lyonnaise. Quand je surveillais l'étude, je voyais les garçons qui jouaient aux échecs. Il y avait le jeune Romain qui était particulièrement doué et qui m'avait initié au « noble jeu » comme disent les joueurs. Grâce à ses conseils avisés, j'avais rapidement progressé et acquis un niveau de jeu acceptable. Je me souviens des parties acharnées que nous disputions avec exaltation jusqu'à une heure avancée de la nuit. J'avais d'ailleurs été convoqué par le directeur d'établissement qui m'avait sermonné sur mon manque de discipline, me menaçant à demi-mot de me renvoyer du collège. C'était d'ailleurs ce qui était arrivé quelques mois plus tard, à la suite de la disparition de plusieurs ouvrages qui avaient été dérobés dans la bibliothèque dans des circonstances mal élucidées. Comme j'empruntais régulièrement des livres, j'avais été soupçonné de vol et, malgré mes récriminations, j'avais été congédié sans pouvoir dire adieu aux élèves. J'ai gardé de cette injustice une profonde amertume.

Sur la table de chevet, j'avise une carafe coiffée d'un verre retourné. Je me verse un grand verre d'eau que j'avale d'un trait. Cela ne pourra que m'éclaircir les idées. L'heure du repas approche mais il me reste encore un bon quart d'heure avant que la cloche ne retentisse. Aussi, décidé-je de prendre une douche avant de passer à table. L'eau a cette double vertu de laver et de régénérer, et c'est ce dont j'ai le plus besoin en ce moment.

C'est un repas assez intime auquel je suis convié pour ma première soirée du Chemin. Un vieux curé bedonnant quasiment chauve, un ancien évêque plutôt sec, encore vif et particulièrement prolix, mon hôte chevelu de tout à l'heure, et trois jeunes nonnes vietnamiennes tout intimidées et excitées à la fois par la présence de ce laïc inattendu à leur table. Elles n'arrêtent pas de sourire et d'émettre de petits gloussements à chaque propos que je leur adresse en anglais d'un ton goguenard, sous l'œil somme toute indulgent de leurs aînés masculins. Ce repas est frugal mais joyeux. On me dit de me resservir du pot-au-feu, on me propose une deuxième fois de la crème dessert. Je sens mon ventre qui n'en peut plus, mais ma bouche qui n'ose dire non avale encore une bouchée de ce qui m'est si gentiment proposé. Je me dis que demain, j'éliminerai tout cela en chemin.

La messe donnée en faveur des nouveaux pèlerins à la cathédrale du Puy est à 7 h 30. Ce n'est pas que j'aime particulièrement assister à ce genre d'office avec toutes ses litanies, mais je ne veux pas rater la bénédiction qui, paraît-il, vaut d'être présent au départ du Chemin. Il faut y aller avec son équipement, car la bénédiction des sacs fait partie du cérémonial. C'est bien la première fois que je ferai bénir mon sac à dos !

Je franchis la porte cochère du Grand Séminaire pour me rendre à la cathédrale quand j'aperçois, émergeant d'un énorme rocher qui surplombe le bâtiment que je suis en train de quitter, une gigantesque statue ocre rouge de la Vierge tenant son enfant dans les bras. C'est comme si elle sortait de terre pour présenter son enfant au ciel. Voilà bien une photo à prendre et à envoyer à Madame de Vilmentiers !

Quand je pénètre dans la cathédrale par une porte latérale, plusieurs religieuses vêtues de noir et de blanc s'affairent déjà pour positionner tout le monde comme il se doit. Je me retrouve au premier rang de la deuxième travée de chaises, juste en face de la vierge noire qui est exposée dans le chœur de l'église. Elle est revêtue d'une robe blanche qui contraste avec son teint foncé,